

La Bobine de Ruhmkorff

Texte et jeu : Pierre MEUNIER

Revue de Presse



INSTANTANÉ THÉÂTRE

A la Bastille, le sexe fait des étincelles

PIERRE MEUNIER présente, jus-
qu'au 20 décembre, *La Bobine de
Ruhmkorff* au Théâtre de la Bas-
tille, et son public accourt. C'est un
fan club qui le suit de spectacle en
spectacle, en se demandant à cha-
que fois « Qu'est-ce qu'il va enco-
re inventer ? » Car il invente, cet
acteur forme auprès de Pierre
Etaix, mais il ne le fait pas de
manière orthodoxe. Il ressemble
aux bricoleurs qui construisent
des objets insolites, parfois farami-
neux, souvent aléatoires et inuti-
les, en utilisant tout ce qui leur
tombe sous la main.

En la matière, la démarche
importe moins que le résultat. On
le voit bien en regardant le visage
de Pierre Meunier, dont l'expres-
sion éthérée pourrait faire croire
qu'il est un naïf intempestif. Ce
serait se tromper. Il sait exacte-
ment où il va, mais il va dans un
monde qui est le sien, ou tout est
possible, même d'associer le sexe
à la bobine de Ruhmkorff, cette
machine électrique conçue vers

1850, qui permet « *de transformer
une énergie de faible intensité en
décharges atteignant
60 000 volts* », comme l'explique
le programme.

Quel lien, direz-vous, existe-t-il
entre les étincelles de l'invention
de Ruhmkorff et le sexe ? La
décharge, justement. Pour nous
en convaincre, l'acteur bricoleur
passe par des chemins de traverse
qui sont un vrai bonheur, pour qui
aime l'absurde pousse dans ses
derniers retranchements. Pierre
Meunier, qui a déniché une vieille
bobine de Ruhmkorff – présente
sur le plateau –, s'arme de cubes
en pâte molle mais aussi de
tuyaux en acier, en passant par
des élastiques. Il s'en sert pour fai-
re naître ses inventions et dévelop-
per son raisonnement, si déraison-
né et personnel qu'il semble gon-
fler à l'hélium, comme si sortait
d'un cerveau à part, qui regarde le
monde, s'en étonne, et en jouit par
tous les bouts. Au sens propre. ■

BRIGITTE SALINO

La Bobine de Ruhmkorff

La critique de *Pariscope*

(Marie Plantin)

- Qu'il est doux de retrouver à intervalle régulier le délicieux Pierre Meunier, familier du Théâtre de la Bastille qui l'accueille fidèlement depuis 2002. "Le Tas", "Au Milieu du désordre", "Les Egarés", "Sexamor", "Du Fond des Gorges" et maintenant "La Bobine de Ruhmkorff", chaque création est l'occasion pour cet artiste singulier, lunaire et terrien à la fois, de déployer son univers et son verbe entre rêverie poétique personnelle et réflexion philosophico-scientifique sur différents aspects de notre condition humaine. Le théâtre de Pierre Meunier se pratique au singulier ou au pluriel c'est selon et se pare de dispositifs scénographiques au premier abord incongrus, installations éparses de matériaux bruts, machineries éphémères et brinquebalantes jonchant le plateau. Ce bric-à-brac rocambolique est bien plus qu'un simple décor, il entre en interaction directe avec la parole de notre orateur, sert de support animé (vivant, presque) à sa méditation à haute voix. Dans sa dernière création, "La Bobine de Ruhmkorff", Pierre Meunier s'interroge sur les notions d'attraction, de la gravité terrestre au désir physique, divaguant au gré de sa fantaisie "mélano-comique" sur les lois mystérieuses qui régissent nos rapprochements sensuels, nos accouplements, sur notre inexorable solitude, la difficulté de la rencontre, l'impossible fusion... « Qu'est-ce que sexe ? » énonce-t-il d'emblée. Pourquoi y a-t-il attirance plutôt que rien ? Pourquoi le courant passe ou ne passe pas ? De la physique des matériaux à la physique des corps, il n'y a qu'un pas que Pierre Meunier franchit de son verbe léger et funambule, étayant ses observations d'expérimentations en directe. Les lexiques se mélangent, le vocabulaire amoureux habille les machines en présence d'une humanité inattendue. La scène devient le lieu où s'inaugure une conférence métaphysique d'un genre unique. Gaston Bachelard, auteur d'essais sur l'imagination de la matière et du mouvement ne renierait certainement pas cet enfant égaré dans le milieu du théâtre, moitié clown, moitié philosophe, moitié bricoleur moitié rêveur, aux prises avec la chair et l'éther, avec les idées et les objets, qui avance à pas feutrés dans la forêt des questions sans réponses, des énigmes insolubles de l'existence. Sur le plateau, câbles, ressorts, blocs d'argile, ainsi qu'un spécimen de cette fameuse bobine de Ruhmkorff - qui doit son nom à son inventeur, un ingénieur allemand du XIX^{ème} siècle et donne son titre au spectacle -, deviennent au fur et à mesure les partenaires lumineux de Pierre Meunier, au demeurant acteur magnifique, tout en nuance et en finesse, la voix chaude et posée, le corps tranquille de ceux qui ont les pieds sur terre et les mains dans le concret, le regard à l'intérieur, tout à ce qui l'occupe et le préoccupe passionnément. Ajoutons que Pierre Meunier est un auteur, un vrai et bien vivant par-dessus le marché (ses textes sont édités aux Solitaires Intempestifs), qui travaille la langue comme une matière qu'on aime à avoir en bouche et en tête. Il est des phrases que l'on voudrait retenir au vol et garder dans un coin de soi tant elles nous éclairent loin. De création en création, l'artiste creuse inlassablement son sillon, toujours le même, toujours un autre, et se renouvelle encore et encore. Pierre Meunier est pétri de talent et il n'a même pas l'air de s'en apercevoir.

Rue89

Théâtre et Balagan

Chronique ambulante d'un amoureux du théâtre, d'un amateur de l'Est et plus si affinités.

Au théâtre, un éloge du sexe à piles

J.-P. Thibaudat

chroniqueur

Publié le 03/12/2013 à 15h14

Quand il entre en scène, Pierre Meunier porte toujours une chemise dont il a déjà retroussé les manches. Il est là, devant vous, bien campé sur ses deux jambes, généralement il porte quelque chose dans ses mains. Une pierre, un ressort, cette fois, dans son nouveau spectacle « La Bobine de Ruhmkorff », c'est un pavé d'argile crue (la bobine, cela sera un peu plus tard).

La partie de ping-pong de deux pavés d'argile

Depuis l'Antiquité, l'être humain malaxe cette argile, la met en forme, au besoin sur un tour de potier. Meunier procède autrement, en reprenant tout depuis le commencement. Il est là face à ce tas compact bien que légèrement mou, et il se pose la question : que faire avec ce tas ? C'est effectivement la question.

Meunier opère à vue tel le savant devant ses étudiants, tel l'acteur seul en scène devant le public. Il lance le tas, le rattrape, le lance encore, à la troisième fois le tas s'aplatit attiré par la terre d'où il vient.

Retour à la maison mère ? Attraction irrésistible plutôt. Comme le prouve un second pavé d'argile qui, bon tas ne saurait mentir, va s'aplatir sur le précédent. Et Meunier, qui n'en perd pas une miette, de commenter :

« Epousailles ! Y a pas un poil à glisser entre. A deux ils en font un. Mais pour y arriver, ils ont dû renoncer à ce qu'ils étaient, chacun a pris la forme de l'autre, surtout le plus mou, et aux endroits où ça cède. »

Bref, une bête à deux dos. Autrement dit, par voie de conséquence :

« La question du sexe est soulevée. Y a-t-il là quelque chose à soulever, qui se serait affaissé ou qui, étant retombé, aurait renoncé à se dresser ? »

Tout le spectacle va osciller entre ces deux pôles électriques et leur partie de ping-pong. Cela nous conduira quasi naturellement à la bobine de Ruhmkorff, du nom de celui qui mit au point cette bobine permettant de produire des hautes tensions à partir du courant continu.

Et, insiste l'acteur, devant une copie de la machine du savant : cela s'est fait à partir du cuivre, du « cul ivre » comme l'écrit Meunier dans le texte publié de la pièce.

Du foutre comme une décharge électrique

Observateur des choses de la vie, Meunier étale des correspondances comme on étale du linge blanc sur un fil au point de ne plus s'y retrouver à l'heure du ramassage : l'important, c'est la lessive.

Meunier s'accoquine avec des bestioles qui usent d'un vocabulaire commun : à la décharge électrique des doigts dans la prise correspond l'homme qui décharge son foutre dans une fente ou un trou. Et cette copulation sciences et sexe va très loin puisque, raconte Meunier, Heinrich Ruhmkorff introduit une tige de fer dans « le boyau cuivrique », dès lors

« Le fer n'a plus qu'à jouer son rôle d'agent excitateur. Ce dont il ne se prive pas. »

On se régale.

Meunier a fait son apprentissage de compagnon au Théâtre du radeau et au théâtre Dromesko. Depuis il trace sa route dans des spectacles qu'il met en scène et où il est souvent seul en scène. A lui tout seul, c'est un peu le Salon de l'agriculture appliqué au théâtre. Chaque année ou presque, il prépare sa bête dans le « Cube », terre qu'il a acquise auprès de confrères amis (les Fédérés, qui ont fermé boutique), du côté de la forêt de Tronçais, à Hérisson (Allier), village natal du comédien Olivier Perrier aujourd'hui reconverti dans le bourbon bourbonnais, village qui est aussi devenu le port d'attache du Footsbarn théâtre.

« Je l'ai accueillie, la queue de ma femme »

La bête fin prête, Meunier prend le chemin de la capitale. Sa porte de Versailles à lui c'est le théâtre de la Bastille, où il a ses habitudes. En 2002, il y a créé « Tas », son premier spectacle, inclassable comme les suivants. Il y est revenu souvent, c'est un bon emplacement.

Tout spectacle de Pierre Meunier est un peu comme une vache de Salers qui se prendrait pour un Spinoza en train de polir ses lentilles optiques.

Les manches retroussées, Pierre Meunier, va et vient, du cuivre au cul, du con au ciboulot, ça carbure, ça fait des étincelles, ça bande, ça jute de mots.

L'acteur raconte et bricole des tas de trucs. On le suit ce Merlin matérialiste, c'est un enchanteur terrien. Il raconte, par exemple, l'histoire de cet homme qui en enculant sa femme, rêva de se faire lui-même enculer par sa compagne et y parvint :

« Je me suis ouvert, je l'ai accueillie, cette queue de ma femme. »

Et il a eu alors ce qu'il souhaite à tout homme « la révélation du comblement ». Contentons-nous, à c'te heure, de sortir comblés de ce spectacle made in Hérisson.

MEDIAPART

La Bobine de Ruhmkorff de Pierre Meunier au Théâtre de la Bastille

07 décembre 2013 | Par [martine silber](#)

Il y a quelque chose d'assez particulier au Théâtre de la Bastille à Paris, une fidélité de certains artistes mais également du public pour ces artistes, comme par exemple tg Stan (de retour en janvier), Gwenaël Morin et en ce moment Pierre Meunier. Cela donne à leurs spectacles un parfum de connivence qui passe de la scène à la salle et vice versa.



Revoilà donc Pierre Meunier attendu en silence et dans le noir qui arrive dans la pénombre tirant sur des cordes où tressautent des cubes, format pavé. Il en prend deux, les examine, s'interroge, les lance en l'air, jaugeant la gravité avec la gravité d'un chercheur et observant leur comportement. Le premier s'écrase, le second s'écrase sur le premier et c'est parti, les mains dans la glaise, les pieds bien arrimés sur le plateau.

Il empoigne avec vigueur un mot, une notion : le sexe.

Et tout autour de lui, ça vibre, ça rentre et ça sort, ça fait des étincelles, ça glisse et ça se heurte, ça se tend, ça ondule, ça frétille,



La scénographie tient de l'atelier de bricolage et du laboratoire scientifique foutraque. Le comédien parle comme on parle tout seul quand on est absorbé par son travail. Il se livre à des expériences, observe, commente, s'interroge, joue avec les matières (argile, fer, acier, cuivre) et avec les mots, les sens et double sens.

Et il raconte des histoires, des histoires de sexe donc, dans une langue drue, simple, poétique, érotique, et pas n'importe quelles histoires, des histoires qui pourraient déranger car elles sont "hors normes" s'il n'avait pas ce talent de rendre cela aussi simple et compliqué que le sexe, l'amour, le désir, le rejet, les attirances et les répulsions, les rencontres avec l'autre...



Des histoires d'homme face à son corps, à ses mécanismes , à ses pulsions.

On s'amuse beaucoup , on s'étonne, on observe avec lui le fonctionnement de ces drôles de machines, on apprend des choses, même si le fonctionnement de la bobine de Ruhmkorff peut nous échapper (voir sur [wikipedia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Bobine_de_Ruhmkorff)).

THEATRE DU BLOG 1 octobre 2013

La Bobine de Ruhmkorff, texte, jeu et mise en scène de Pierre Meunier

Commençons par le commencement : il faut bien que nous venions de quelque part. Et il a bien fallu que nos parents coïtassent pour que nous vinssions au monde. Ou comme aurait dit à Dom Juan Sganarelle, s'émerveillant devant la beauté du monde : « N'a-t-il point fallu que votre père engrossât votre mère pour vous faire ? ».

Autrement dit, la question n'est pas d'être ou de ne pas être, la question est : quelle est cette attraction, cette étincelle, ce désir qui fait que, de deux, les êtres, soudain, ne font plus qu'un ? Qu'est-ce que sexe ?

Après *Sexamor* où il travaillait la question à deux, avec Nadège Prugnard, Pierre Meunier poursuit sa recherche en solitaire, mais pas en solitude. Il installe donc, selon sa coutume, son petit laboratoire mécanique sur scène. Pierre Meunier, poète, comédien, inventeur, constructeur de machines et porteur d'autres casquettes à l'occasion, a un grand respect pour les êtres, à commencer par nous, les spectateurs dans le noir, autant que pour les matières et les machines, nos sœurs. Il a ajouté ici l'électricité.

Il suffit de l'entendre parler avec tendresse et sérieux du cu-ivre (!), si merveilleux conducteur, de le voir effleurer une lame de métal ou un ressort capricieux pour ressentir une douce fraternité avec la matière. Tout est attirance, attraction, terrestre ou céleste. La distance même crée le coup de foudre, la juste distance de l'arc électrique. Selon sa coutume, encore, il se met en danger : moins de se faire couper en deux par un ressort détendu (encore que... Enfin, tout ça se maîtrise) que de voir une de ses expériences électriques rater. Nous sommes avec lui, nous retenons notre souffle, nous sommes de tout cœur avec la machine, et si échec il y a, cela devient poignant.

On ne vous dira pas ce qu'est une bobine de Ruhmkorff, sinon que c'est un fabuleux accélérateur d'énergie, comme parfois la poésie. Celle de Pierre Meunier est vaste, forte, salée. Qu'est-ce que sexe ? Il faut tourner autour du pot, autour du mot, pour comprendre qu'avec son côté tranchant il bave d'amour, et qu'il n'est pas rose.

Chaque moment du spectacle est en quête de sa propre vérité : c'est le mérite des objets, surtout s'ils sont un peu vivants, comme ceux qu'affectionne Pierre Meunier, de ne pas tricher et de forcer l'acteur à rester « réveillé ». Pas de risque de s'endormir : il nous met, nous aussi, au travail, à chaque expérience, entre rire, suspense, gravité, en tension entre la scène et la salle.

Est-ce clair ? Il s'agit d'amour, pas forcément propre, mais universel.

Christine Friedel

Théâtre de la Bastille, jusqu'au 20 décembre. 01 43 57 42 14

WEBTHEA

La Bobine de Ruhmkorff de Pierre Meunier

Le sexe sous haute tension



Grand manipulateur d'idées, de mots et d'objets détournés ou échappant à leurs lois physiques, auteur de spectacles aux formes philosophico – ludiques, Pierre Meunier, revient avec cette nouvelle création. Elle s'inscrit dans le prolongement thématique de la précédente, *Sexamor* (2009) réalisée avec la complicité de Nadège Prugnard (2009). Mais, si il est toujours question d'interroger le sexe, il s'agit surtout cette fois de celui de l'homme, aussi le comédien et auteur est seul en scène. Il a choisi de placer son spectacle en référence avec la bobine inventée par l'ingénieur allemand, Henrich Daniel Ruhmkorff (1808-1877), générateur producteur de courant à très haute tension, dont la particularité était de produire des étincelles. Deux résultantes qui accompagnent ainsi symboliquement la sexualité et l'amour.

Dans un espace habité d'un lampadaire et de lampes sur pieds, d'un élément d'échafaudage roulant, de portiques tubulaires et autres pièces métalliques ou ressorts savamment bricolés, Pierre Meunier, s'engage avec gourmandise dans un monologue qui, à travers des évocations précises, masturbation champêtre, coït singulier avec "la vieille aux yeux clairs" face à un miroir brisé, renouveau de l'amour conjugal ou encore encouragement aux hommes à expérimenter la sodomie, témoigne de l'attraction des corps ou du "courant sexuel alternatif". Le langage est cru, jamais vulgaire, et porte en lui des accents poétiques ou cocasses qui déclenchent les rires. En parallèle de ce discours fragmentaire, sous une toile érotico – porcine de Catherine Rankl, Pierre Meunier anime ses étranges machines. Défiant les lois de la gravitation ou de l'apesanteur pour établir une relation entre l'amour et le corps avec la matière. " Puisque le faire attire l'amant/ Autant le fer se dit aimant ". En conclusion, ce voyage singulier s'achève sur un récit maritime où se croisent deux vaisseaux dont les marins loin de s'attirer s'éloignent pour toujours. Un autre aspect de l'énigme de l'attrance ou du rejet entre les humains. Avec la collaboration artistique de Marguerite Bordat et la lumière de Bruno Goubert, un spectacle joyeusement subversif et empreint de tendresse.